

Tout le monde aime Maggie Moore

Éric Llhareguy

Number 100, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Llhareguy, É. (2004). Tout le monde aime Maggie Moore. *Moebius*, (100), 65–68.

ÉRIC LLHAREGUY

*Tout le monde aime Maggie Moore**

Mon désespoir a un nom: Maggie Moore. Tout le monde aime Maggie Moore. Brillante, provocante, drôle. Une artiste rare, dit-on, un être exceptionnel comme on n'en rencontre qu'à tous les vingt ou trente ans. Tout le monde aime Maggie Moore. Tout le monde, sauf moi.

Elle et moi fréquentions la même école d'art. Mais, par incompatibilité naturelle, nous nous évitions. Je la trouvais imbuvable; elle devait me trouver suffisant.

Tout nous séparait. Je cherchais l'art; elle trouvait le succès. Ce que je peinais à créer, elle le rendait sans effort. Je piétinais; elle avait la grâce. Elle faisait de l'art, les doigts dans le nez. Oui, Maggie Moore se mettait les doigts dans le nez et le monde s'extasiait.

Maggie Moore avait un penchant pour le bonbon, le gnanngan et la pacotille. Tout son art s'en nourrissait. Gavés de sucreries, ses *monstres* s'étaient de manière obscène, outrancière. Tomates à moustache, cochons à roulettes, bibelots en ribote: rien n'arrêtait son délire.

À l'école, le charme de Maggie Moore opérait: professeurs et étudiants l'adoraient. La grande marche de séduction de Maggie Moore était enclenchée sans que personne ne s'en inquiète, sans que rien ni personne ne l'empêche. Le chant de sirène de Maggie Moore invitait le monde entier à se fracasser sur les écueils de son insipidité.

L'art doit être exigeant autant pour l'artiste que pour le spectateur, avait dit gravement un de nos professeurs. L'artiste doit proposer un regard singulier. Mais avant d'y prétendre, il doit comprendre comment, dans la grande bibliothèque des regards qu'est l'histoire de l'art, chaque regard singulier a nourri l'autre. Cette singularité naît d'une exigence soutenue de l'artiste envers son travail.

Plus tard, je le surpris conversant avec un de ses collègues. Une artiste rare, chuchota-t-il au sujet de Maggie Moore. Un être exceptionnel comme on n'en rencontre qu'à tous les vingt ou trente ans, lui murmura l'autre, hypnotisé.

Maggie Moore excellait dans l'art de ne rien dire. Lors des ateliers, elle présentait ses travaux, silencieuse. Devant ses œuvres, les gens, par je ne sais quelle magie, se mettaient à discourir, à lancer des hypothèses abracadabrantes, à décortiquer ce qui me semblait de la plus parfaite insignifiance. Les langues se déliaient, les yeux s'écarquillaient, les mains s'agitaient. Les œuvres de Maggie Moore exerçaient une fascination étrange sur les gens qui, dès lors, ne s'appartenaient plus. Petite princesse fière et droite, Maggie Moore accréditait d'un léger signe de tête les interprétations de chacun. Elle n'avait aucunement besoin de parler. Les autres le faisaient à sa place. C'est ainsi que les idées des autres devenaient les siennes.

Chaque fois, j'aurais voulu me lever, manifester mon opposition. Regardez! Mais regardez donc! aurais-je dit tout haut. Ouvrez les yeux! Cette fille est une nullité! Mais, chaque fois, je restais pétrifié sur mon siège, donnant tacitement mon accord à la bêtise.

Pourtant, plusieurs années après, j'eus une bonne occasion de me faire entendre. Je siégeais sur le jury d'un prestigieux concours d'arts visuels. Lors de la délibération, tous les membres s'accordèrent pour décerner le premier prix à Maggie Moore. Une artiste rare, affirma un membre du jury, critique respecté. Un être exceptionnel comme on n'en rencontre qu'à tous les vingt ou trente ans, renchérit une historienne d'art réputée.

Opposé à ce choix, j'essayais de faire valoir mon point de vue. Mais plus je parlais et plus je m'embourbais. La seule évocation du nom de Maggie Moore dissolvait tout argument sensé. La logique n'avait plus aucune prise. Je suais. Je suffoquais. Les autres me fixaient, visiblement irrités.

Confus, je finis par émettre un faible *oui*. Maggie Moore remporta le premier prix.

Oui? J'aurais voulu me mordre la langue. Comment ai-je pu? Cette fille va ruiner le monde de l'art. À cause de ce *oui* fatal, le monde allait à sa perte. Et moi aussi.

Depuis, mon désespoir gravite autour de Maggie Moore. Je scrute son incroyable succès: les critiques dithyrambiques, les articles spécialisés, les expositions. J'essaie de trouver ce qui aurait pu m'échapper. Devant un tel engouement, je dois comprendre. Il le faut. Pour mon bien. Et comme pour me guérir de mon ignorance, je me répète intérieurement: j'aime Maggie Moore, j'aime Maggie Moore, j'aime Maggie Moore... Ce qui ne fait qu'aggraver mon désespoir.

